

Valérie Bonnier



**10 histoires
d'amour**

étranges, cruelles, passionnées

10 histoires d'amour

de Valérie Bonnier

nouvelles

suivies d'un Bonus : le chapitre 1 du roman
Toutes les rousses ne sont pas des sorcières
(du même auteur)

Table des matières

Lettre à Pauline	4
Les blés de 1914	8
La cloche	10
Derniers souvenirs	15
L'étoile perdue	18
La machine oubli	20
Jules et Julie	23
La fille qui dormait.....	27
Une passion entre ciel et terre	32
Aveux amoureux	38
du même auteur	42
Bonus.....	43
Mentions légales	49

Lettre à Pauline

Paris, le 14 Juillet 1905

Mon cher ange,

Vous m'aviez dit un jour que si je vous quittais, vous me tueriez. J'ai accepté cette idée, certain de mon amour et de ma fidélité éternelle. Je n'ai cessé de vous aimer et d'être à vos côtés. Mais voici que vous m'abandonnez pour notre ami Étienne. Je vous pose donc la question : dois-je vous appliquer ce que vous aviez décidé pour moi ? Méritez-vous la mort pour quelques caprices ou extravagances, dont je fus la victime éblouie ?

Quand je vous ai pris dans mes bras pour la première fois lors du bal de la préfecture, vous m'avez murmuré :

- Si vous me marchez sur les pieds, monsieur, je vous laisserai seul au milieu de la piste !

Je dansais bien, votre corps gracile ployait sous ma main, vous m'avez gardé jusqu'à l'aube. Puis nous avons promené notre plaisir de bavarder dans les meilleurs restaurants, affiché notre amitié au bois.

Un après-midi de printemps, j'ai ramé jusqu'à l'épuisement dans cette maudite barque qui glissait si mal sur le lac aux nénuphars. Le vent soulevait vos cheveux dénudant votre nuque, le clapotis de l'eau accompagnait votre rire quand vous disiez :

- J'aime les bons rameurs. Si vous aviez été maladroit, je vous aurais jeté à l'eau !

Je souriais, mal à l'aise, à travers les gouttes de sueur qui chatouillaient ma lèvre car voyez-vous, mon cher trésor je ne sais pas nager.

Un jour en poussant la balançoire sur laquelle vous aimiez voler jusqu'aux cimes des arbres, j'ai aperçu dans l'élan sous votre robe de mousseline trop légère, votre cuisse ronde et même un peu plus. Grisé par ce spectacle, j'ai osé demander votre main. Vous m'avez répondu :

- Faites-vous bien l'amour ? Car sinon je me marie avec un autre.

Sous les marronniers en fleurs, j'ai aussitôt découvert votre autre cuisse et admiré tout le reste en jetant votre robe blanche sur l'herbe. Quelle amante voluptueuse !

J'étais envoûté.

Plus tard, chez le notaire, à la signature du contrat, vous avez demandé la liste de mes biens, si je possédais une maison de campagne et des chevaux. À l'issue de ma réponse, votre air radieux a dissipé mes craintes. Un homme pauvre n'avait aucune chance de devenir votre mari.

- M'avez-vous jamais demandé si je vous aimais ?

Durant un an, nos voyages nous ont entraînés à Venise, Rome, Athènes. Je devais tout savoir des sites que nous visitions, l'histoire exacte de ces contrées, la vie des rois de jadis, et la légende des dieux. Vénus avait votre préférence, vous raffoliez du récit de ses débauches : Adonis qu'elle avait aimé, Pâris qui la vit dans "toute sa beauté", et le temple de Cythère à vos yeux restait le plus beau. Je transportais une malle remplie de livres historiques pour satisfaire votre curiosité.

Jamais je ne me suis plaint.

Car la nuit vous deveniez ensorcelante dans vos déshabillés qui rendaient flous vos formes si pures. Je m'étonnais de vos demandes incessantes de nouveaux jeux amoureux, de caresses acrobatiques, certes excitantes, mais pouvais-je inventer ce que seule ma tendresse me dictait ? Votre corps souple et pulpeux recevait mes baisers avec l'avidité d'une fleur ouverte aux premiers rayons de soleil. À la fin, je fus obligé de lire des manuels érotiques achetés fort chers à un mandarin déchu. Je m'essoufflais, mais Dieu que vous étiez désirable ! Et insatiable !

Quand je chuchotais à votre oreille mon admiration pour la courbe de vos reins si prompts à s'emballer, mon émotion devant le nacre de votre sexe, vous ronronniez de plaisir en murmurant à votre tour :

- Continuez, j'adore les compliments.

Vous vous défendiez d'être jalouse, seulement un regard de ma part vers une autre femme et vous me quittiez, affirmiez-vous.

Je n'ai jamais admiré que vous.

Votre exigence de chaque instant me réjouissait. Je voyais en cela une sincérité absolue, une espérance de perfection dans notre union.

Cependant, votre intransigeance parfois me déroutait. Pourquoi devais-je être bon cavalier, alors que je déteste l'odeur du cheval ? Pourquoi m'interdire, l'été, d'ouvrir mon col de chemise, alors que vous, en toutes circonstances, arborez un décolleté des plus provocants ?

Pour vous plaire, que n'aurais-je pas accepté !

Néanmoins vous étiez une épouse des plus charmantes, et moi un mari heureux. Votre beauté égalait votre esprit, les hommes m'enviaient et les femmes vous jalousaient. Vos regards hautains et condescendants les faisaient fuir, toutes, sans exception.

J'admirais votre amour pour les belles lettres, le théâtre, la musique et les statues de Mayol. Souvent j'aurais préféré vous garder dans mes bras toute une soirée devant un bon feu de bois, au lieu d'aller écouter les bavardages guerriers du général de Boïeldieu, dans ses ennuyeuses réunions littéraires.

Mais votre joie était si grande d'y assister !

J'allais chaque jour chez le coiffeur pour être digne de vos regards, et je prenais un soin particulier à mes vêtements pour que vous soyez fière de moi.

Selon votre souhait, une rose fraîche accompagnait le matin votre tasse de thé. Vous étiez dépensière en robes, bijoux, chaussures, mais si radieuse devant mes présents que je payais humblement les factures.

Ma chérie, savez-vous que vous êtes exquise dans votre robe argentée qui éclaire à merveille votre teint de blonde, que vos cheveux ont une transparence de lune et parent somptueusement vos épaules ?

Cet été, un orage a éclaté durant la partie de campagne qui réunissait nos meilleurs amis. Pourquoi êtes-vous restée seule au milieu du parc, complètement nue, figée dans une arabesque étrange ? Votre corps gracieux ruisselait d'eau, se dilatait, brillait sous les caresses indiscretes des gouttes de pluie. Vous doutiez-vous que nos amis réfugiés dans le jardin d'hiver se réjouissaient de ce spectacle ?

Toujours imprévisible, gaie, pourquoi ces mélancolies soudaines qui me chassaient de votre chambre ? "Une ombre de tristesse m'enveloppe aujourd'hui", écriviez-vous sur votre porte.

Seuls vos chiens avaient grâce à vos yeux. Alors je m'en allais. Je ne pouvais pas vous aider ?

Parfois je demandais à vos yeux rêveurs :

- Que pensez-vous de la maladie, de la misère, de la mort ?

Votre réponse fut toujours, dans un grand éclat de rire :

- Rien ! Je suis immortelle car j'aime la vie.

Moi, Pauline, c'est vous que j'aime.

Souvent l'hiver, je vous attendais chez votre couturier. Il drapait une étoffe sur votre buste. Vous aimiez ma présence silencieuse. Une tiédeur incitait à la somnolence, les tissus étouffaient le bruit de la rue. Des épingles traînaient sur les fauteuils. Vous éclatiez de rire quand l'une d'elles se plantait dans mon dos. Je bondissais hors du siège, et j'attendais debout la fin de l'essayage.

Voilà ! J'écris ! La nuit tombe, efface les arbres du jardin, grandit et s'infiltré dans la maison.

La bougie qui tremble devant moi lutte contre l'obscurité qui envahit la chambre. Sans doute auriez-vous aimé cette heure miraculeuse où la terre change de couleur et de parfum. Ce soir, je suis seul devant votre miroir horriblement vide de votre image, et je suis fou à l'idée qu'Étienne baise le grain de beauté qui brille sur votre sein.

M'avez-vous jamais dit que m'aimiez, Pauline ?

Donc, je vous tuerai demain à l'aube d'une balle en plein cœur. Vous ferez, mon amour, un ravissant cadavre.

Les blés de 1914

L'amant de Marie partait à la guerre. L'été 1914 immobilisait la campagne d'une chaleur lourde, orageuse. La veille de son départ, Félicien retrouva Marie sous le grand noyer à l'orée du village. Une croix de bois rongée par les vers glissait son ombre à travers le chemin.

Marie regardait Félicien qui crânait. Il portait une blouse de toile grise boutonné dans le dos, qui tombait en larges plis sur un pantalon rayé. Une casquette de même couleur, profondément enfoncée sur le front, voilait son regard. Il tirait maladroitement sur la visière pour se protéger de la tristesse qui l'aveuglait.

Marie avait revêtu sa robe noire des jours de fête, qui dégageait sobrement son cou rosé et fin. Elle réprimait des sanglots qui gargouillaient dans sa gorge.

Côte à côte, ils regardaient au loin une combe broussailleuse, un ravin taché de sombre qui fuyait vers les bois obscurs : plissements harmonieux de la terre. Des mots d'amour, de désespoir piaillaient dans leurs têtes. Ils se taisaient. Une envie intense de s'unir, de se chevaucher jusqu'au délire les entraîna dans le champ de blé voisin.

Les épis encore verts se dressaient hauts et fins, roulant silencieusement comme des vagues sous la force du vent. Des coquelicots épars tachaient de points rouges cette étendue mouvante tels des gouttes de sang.

Ils glissèrent dans un souffle sur les tiges fragiles. La folie, leur désir de vivre et de s'aimer, épuisèrent leurs corps. Ils s'enroulèrent ensemble dans le plaisir et offrirent leurs âmes à la volupté.

Félicien au paroxysme de la jouissance se vit cadavre sur la terre gelée, tandis que Marie dans un cri rauque pleura des larmes rondes, un épi serré entre les dents. Ils restèrent longtemps mêlés, enchevêtrés, le ventre brûlant et la peau moite, déjà solitaires, le regard perdu dans le ciel.

Au loin un coq chanta victoire, un roulement de tonnerre déchira la campagne. La pluie lentement rafraîchit leur front.

Marie détailla comme pour l'apprendre par cœur, le corps nu de son amant, alanguiné à côté d'elle dans les blés. Elle lui caressa les pieds, remonta le long de ses

jambes minces jusqu'à son sexe encore dressé, effleura son torse, posa un baiser sur ses lèvres closes, et se noya une dernière fois dans ses yeux.

Félicien dégagea la paume de sa main arrondie sur le sein brûlant de Marie pour serrer le visage féminin penché vers lui. Puis, frottant leurs membres rougis par les herbes, ils voulurent parler...

Félicien entendit seulement :

- Tu vas me manquer.

- Moi aussi, murmura-t-il.

Ils n'osèrent plus se regarder et se séparèrent sans un geste.

La cloche

Le clocher de l'église s'était effondré, entraînant dans sa chute la cloche centenaire qui rythmait la vie du village. Depuis ce jour de septembre 1939, la campagne silencieuse semblait figée dans l'attente de cette résonance familière. Désorienté, le berger attendait que le soleil se fonde à l'horizon pour rentrer ses moutons, et les paysans revenaient à la ferme lorsque la soupe déjà froide s'épaississait dans le bol.

Le curé Millot errait tristement autour de son église, voyant dans cette "catastrophe apocalyptique" un signe du mécontentement divin consécutif à la vie relâchée et hérétique de ses âmes champêtres. Il multipliait les lettres à l'évêché, sollicitant pieusement une aide financière pour la reconstruction du clocher et le remplacement de la cloche qui était, disait-il, "le chant céleste du temps qui passe".

Les habitants des villages voisins riaient de l'affaire, clamaient en raillant que le diable en personne, un soir de bacchanale, avait soufflé sur l'édifice, persuadé en son royaume obscur que les âmes des habitants lui appartenaient déjà, et qu'il devenait inutile. Pourtant le village de Saint-Séraphin n'était ni plus débauché ni moins pieux qu'un autre.

Orgeat, le sacristain, prénommé ainsi en souvenir du champ d'orge dans lequel il fût trouvé un matin de pluie il y a cinquante ans, luttait les dents serrées contre la poussière qui s'engouffrait dans l'église par cette béance sacrilège. Il cirait sans répit les bancs de bois, époussetait plusieurs fois par jour le lustre qui se balançait dangereusement au-dessus des têtes inclinées, et priait pour que soit épargné le seul chef-d'œuvre qui s'imposait dans la nef : une chaire sculptée, don généreux d'un huissier repentant dont les vilénies restaient célèbres dans le canton. Troublé, Orgeat découvrait chaque matin dans le bénitier, large vasque de pierre grossièrement taillée, tout un échantillonnage d'animaux noyés : grenouilles, cafards, sauterelles, voguaient dans l'eau bénite, le ventre en l'air. En grommelant, il purifiait le liquide sacré à l'aide d'une épuisette à long manche dont il se servait aussi pour attraper les papillons.

Mais chaque nuit d'autres insectes et grenouilles revenaient s'y perdre. Pourtant elles étaient rares dans le pays.

Depuis que la cloche gisait au milieu des restes du clocher, que le temps fuyait en désordre dans les esprits, autre chose s'était brisée dans la vie de chacun. La confiance, le poids méthodique des jours, tout ce bel équilibre ancestral vacillait lentement.

La vieille Mathilde, commère centenaire et caquetante, jouait avec délice au mauvais augure, répétant inlassablement des présages maléfiques et funèbres. Elle annonçait partout de sa bouche sans lèvres que de rares atrocités s'abattraient sur le village, que tous seraient frappés et que rien ne pourrait les sauver, pas même une nouvelle cloche. Dès l'aube, elle sillonnait la campagne, lourdement cassée dans un long manteau sombre, une canne tortueuse à la main, s'arrêtant devant chaque maison pour mendier un peu de lait ou un croûton de pain. Elle remerciait d'un signe de tête, claquait la langue contre son palais et repartait en proférant ses sinistres prédictions.

On pouvait l'apercevoir ainsi tout le jour, ombre noire sur les chemins.

Jeannette refusa ce matin-là le sucre que lui demandait Mathilde :

- Dis donc ! cria-t-elle à Jeannette, tes six enfants morveux qui traînent sales et pieds nus qui te les a plantés au ventre, tu le sais ? C'est sûrement le diable aux mille visages à qui tu t'es donnée dans un plaisir satanique.

- Tais-toi vieille folle, répondit Jeannette, tu crèves de jalousie de n'avoir jamais eu entre tes cuisses la force chaude de l'homme.

- Putain ! hurla-t-elle en retour, tu seras bientôt punie de tes crimes, ton prochain enfant pourrira dans tes entrailles, je te le prédis.

Joseph le naïf, qui écoutait appuyé sur sa fourche, couvrait presque de son rire le dialogue injurieux des deux femmes.

- Eh Joseph ! ironisa Jeannette excédée, trousse la vieille un bon coup, elle mourra calmée.

Joseph cracha violemment par terre en signe de dégoût et éloigna Mathilde d'un geste obscène.

Au printemps tous les veaux de la ferme Perraut moururent brusquement une nuit sans lune. La vieille Mathilde ricanait dans un coin de la cour en regardant gémir le fermier, totalement ruiné. Quelque temps après, le fils unique de Martel, pauvre paysan besogneux, eut le bras droit coupé par une faux, on ne sait trop

comment. Et Mathilde dans l'ombre était toujours là marmonnant que Dieu les avait prévenus en faisant tomber la cloche.

Le fermier Carbret se désintéressait de l'église mutilée car Blanchette sa vache préférée, qu'il avait menée au meilleur taureau de la région, attendait son premier veau. Il passait des heures près d'elle, flattant l'encolure de la bête, tâtant les mamelles dilatées. Il murmurait à son oreille ses espoirs de fortune, si le veau naissait de sexe mâle, en bonne santé, pour faire de lui un reproducteur fougueux qui lui rapporterait gros. Tandis qu'il calculait auprès de sa vache le prix des futures saillies, son fils entra dans l'étable :

- Elle est prête à vèler, dit-il.

- Comme Jeannette, répondit le père. C'est toi qui l'a engrossée cette fois !

- Moi et les autres, qui sait ? ronchonna le fils. D'ailleurs ce n'est pas de ma faute. Elle m'avait demandé d'affûter sa hache. Quand je suis entré dans la cuisine pour boire un verre de vin le travail fini, elle se lavait dans un grand bac en bois, toute nue. J'ai pas regardé, mais j'ai vu tout de même. Elle m'a dit :

- Frotte-moi le dos, j'y arrive pas !

J'ai frotté. À la fin elle m'a frotté aussi. On a roulé sur le carreau et on s'est accouplés comme Blanchette et le taureau. Je ne l'ai pas fait exprès.

- Idiot ! lança le père.

Le fils, qui regardait la vache en sueur, se souvint de Jeannette toute savonneuse qui se tendait vers lui, luisante d'eau trouble. Il avait secoué son sexe en elle, jusqu'à l'éclatement d'un plaisir rapide, puis il l'avait trempé dans le bac savonneux, et était sorti sans un regard.

Dans l'étable, Blanchette soufflait plus fort. Mathilde, que personne n'avait vu arriver, avait le sourire à l'œil. Assise sur un tabouret à traire, elle grinça d'une voix sourde que si le veau arrivait cette nuit ce serait mauvais signe, car dans le "bois des Revenus", elle avait vu des couleuvres mortes. Carbret la chassa à coups de pieds.

Dehors, le peuplier balançait son ombre à travers la cour. Mathilde regarda par la porte de la cuisine entrouverte l'âtre éteint, où des rats courraient çà et là dans la cendre mêlée d'épluchures pourries.

Cette nuit-là, Blanchette mit au monde un veau mâle mort-né, tandis que Jeannette enfanta d'une fille dodue à qui il manquait les mains et les pieds.

À l'aube, Carbret gisait blanc et raide au bord du chemin qui menait à l'église. Mathilde qui passait par là, arracha de sa main crispée une bouteille de gnôle qui collait déjà à la terre. Elle but ce qu'il en restait.

Dans la forêt le gibier disparût, des ronces s'élançaient à travers les chemins tels de larges serpentins épineux. La pluie fut peu abondante, le blé poussa chétif dans la terre craquelée, les champs de maïs devinrent noirs et les épis tombèrent avant d'être mûrs. Sournoisement la vieille Mathilde commentait à sa façon les malheurs qui frappaient le village. La peur s'infiltra dans le cœur de chacun.

Le curé Millot se mit à prier avec une ferveur de séminariste, il doubla ses requêtes à l'évêché persuadé maintenant de l'avertissement divin et qu'une nouvelle cloche arrangerait tout. Il devint presque superstitieux.

Orgeat perdait peu à peu la raison, entre la "poussière infernale" et les cadavres de grenouilles.

La femme de Martin, le plus riche éleveur du département, tomba à son tour mystérieusement malade. Mathilde conseilla des sangsues et des essences de fleurs à boire dans du vinaigre chaud mais surtout, pas de médecin. La femme agonisa trois jours et trois nuits demandant à chaque instant si la cloche sonnerait bientôt, car disait-elle "ce serait la voix de Dieu qui les pardonnerait de leurs péchés et annoncerait la fin de son mal".

La cloche ne sonna pas ; elle mourut à midi.

Alors pour appeler les villageois à la cérémonie d'enterrement, le curé emprunta à la Roussette, championne des vaches laitières primées au comice agricole l'année précédente, la clochette qu'elle portait autour du cou, et rassembla ainsi le cortège funèbre.

Pendant la cérémonie, la pluie inonda le cimetière ; le trou mortuaire soudain se referma, empli à moitié par d'énormes mottes de terre détrempées qui glissèrent, entraînées par le ruissellement de l'eau. Le cercueil resta ainsi exposé toute la nuit sous l'orage, entouré seulement du curé et de Mathilde s'affrontant du regard, ange et démon, charognards luttant autour de la même proie.

À partir de ce jour, la terreur s'installa dans le village. Chacun épiait son voisin, demandait l'extrême-onction pour un rhume, achetait des vierges bénies venues de

Lourdes et des reliques de saint Antoine de Padoue qu'ils attachaient au cou de leurs vaches.

La vieille Mathilde jubilait. Promenant partout un air important et grimaçant, elle entretenait avec habileté la psychose collective qui avait plongé les habitants dans un enfer permanent.

Quelques fermiers méfiants, lui refusèrent le lait et le pain qu'elle demandait. Ils détournèrent leurs regards de la silhouette décharnée dans la crainte de lire au fond de ses yeux sans couleur, l'annonce d'un nouveau désastre. Tous la fuyaient.

Un soir de grand vent, les enfants lui jetèrent des pierres et la toiture du "café-épicerie" s'envola sur la place du village. Mathilde, plus courbée que jamais, passa indifférente devant la maison éventrée.

Les villageois exaspérés, ne sachant plus comment lutter, la rendirent définitivement responsable du maléfice qui les épouvantait ; ils lui refusèrent désormais toute nourriture. Dès qu'elle approchait les femmes se signaient et les hommes montraient le poing.

Après quelque temps, Mathilde, affamée, pria le curé Millot de lui venir en aide et proclama dans un ultime effort qu'elle serait la dernière victime avant le chaos final qui anéantirait le village.

Le curé ne lui donna pas de pain, mais lui conseilla de prier.

Un matin d'automne, on découvrit parmi les restes du clocher le cadavre de Mathilde.

Dans la campagne désespérément silencieuse, s'approchaient lentement l'hiver, le froid et la nuit.

Derniers souvenirs

Au loin hurlait un chien, et quelques notes de Schubert résonnaient dans l'air de Paris en cette année 1953. Une jeune femme marchait à pas lents le long d'un mur aveugle. Ses mains crispées par le froid tenaient relevé le col de son manteau, et ses cheveux blanchis par la neige collaient en lourdes mèches sur son front. "Je vais être trempée, pensa-t-elle." La nuit inondait doucement la ville. Elle releva une boucle qui coulait sur sa tempe.

Arrivée sur le boulevard, elle fut éblouie par la lumière crue tombant des enseignes, effrayée par le mouvement incessant et désordonné des voitures qui croisaient le flot des piétons. Elle s'arrêta devant une vitrine qui renvoyait son image avec netteté. Surprise, elle ferma les yeux un instant. Quand elle se trouvait belle, elle aimait diversifier ses expressions devant une glace, faire des mines, observer la courbe de ses joues, l'éclat de son regard, mais ce soir-là sur la vitre s'allongeait une ombre mouillée, un reflet décevant. Elle frissonna, et reprit sa marche dans la rue encombrée.

Elle entra dans une mercerie, l'odeur du tissu lui piqua le nez ; il faisait doux dans la boutique envahie de rubans et de poussière. Comme elle restait indécise, une vieille femme aux cheveux transparents lui proposa son aide. De grands foulards glissaient en cascade devant elle.

- Un foulard, dit elle.

- Avec ce temps, vous devriez plutôt acheter un parapluie, répondit la mercière bienveillante.

- Où je vais, il serait inutile.

- Ah bien sûr si vous partez au soleil, au paradis !

La jeune femme se décida pour un immense carré vert, taché de boutons d'or sur lequel courait une petite fille frisée comme un mouton.

- Il fait rêver, dit la vieille dame attendrie.

- Mon père a pris de moi une photo semblable, il y a longtemps, il n'est pas dans l'image, pourtant on sent sa présence.

En payant elle prit aussi une pelote de laine blanche, mousseuse comme une boule de tendresse. Elle enfonça le tout dans la poche de son manteau et sortit. Les flocons s'écrasaient sur le trottoir, lourds et ronds comme des perles éclatées. Elle imagina dans la campagne enneigée l'irradiation du ciel à travers la nuit, la blancheur diffuse de l'hiver.

- L'air s'allège, la terre respire, murmura-t-elle.

Elle glissa sur une flaque d'eau gelée, agrippa au passage un jeune arbre emprisonné dans un grillage. L'écorce lissée par le givre lui brûla les doigts.

Dans un vieux café enfumé, quelques clients silencieux jouaient aux cartes. Elle commanda un chocolat chaud. À travers la vitre un peu grasse, mille points lumineux filaient dans un rythme confus. "Ainsi fuit le temps, pensa-t-elle, il est plus rapide que moi."

Un joueur esquissa dans sa direction un sourire édenté, montra rapidement son jeu en clignant de l'œil, l'air vainqueur.

La mousse chocolatée flottait dans sa tasse, elle avala une gorgée qui lui brûla la langue. En attendant que le liquide refroidisse, elle détailla une lampe usée en équilibre sur le comptoir.

- Gagné ! hurla une voix.

Elle sursauta, poussa un long soupir et s'enfuit en laissant un billet au hasard. Dehors la lumière baissait et les passants couraient moins vite.

Dans une parfumerie, elle acheta un parfum, celui que portait sa mère ; il avait un nom de fleur et sentait bon le vent, tendre et violent à la fois, tenace dans sa mémoire. Elle respira le flacon jusqu'au vertige, jusqu'au souvenir des baisers maternels de jadis.

Elle mit le paquet dans l'autre poche, vola plus loin un livre de poésie à l'étalage d'un libraire et murmura un vers de Musset : "Si je vous le disais pourtant que je vous aime..."

Elle dîna toujours solitaire parmi la foule bruyante d'un restaurant à la mode, laissant au fond de son assiette un reste de tarte brûlée. Quelques dîneurs isolés, rouges et gonflés de bon vin, lançaient vers elle des regards convoiteurs. Quand elle paya l'addition, le serveur s'étonna :

- Vous devez vous tromper, c'est beaucoup trop.

Elle regarda le billet qu'il lui rendait.

- Puisque vous l'avez dans la main gardez-le, dit-elle.

- Merci, lança-t-il en riant. Je termine dans une heure, si vous voulez je vous raccompagne. En attendant je vous sers une coupe de champagne ?

- Je vous attends.

Plus tard, ils roulèrent quelque temps sans un mot.

- Je n'habite pas très loin, vous voulez visiter, proposa le serveur ?

Elle acquiesça d'un signe de tête. Dans l'ascenseur, il la plaqua contre la glace, embrassa ses lèvres pendant qu'il plongeait sa main dans son chemisier. Elle se laissa conduire sur le canapé, but un whisky en regardant l'homme chercher un passage sous sa jupe étroite.

Le verre glissa lorsqu'il la renversa sous lui. Pendant qu'il se cabrait dans un soupir satisfait, elle vit sur la table un crâne humain porte stylos, hérissé de crayons multicolores.

En se redressant, l'homme la regarda, amusé.

- Vous êtes toujours aussi calme ? demanda -t-il.

- Donnez-moi un autre whisky.

La pendule sonna minuit.

- C'est l'heure, je dois partir, lança-t-elle.

Les rues maintenant étaient désertes et sombres. La Seine toute proche roulait silencieusement son mystère et sa noirceur. La jeune femme se dirigea vers le gouffre obscur, sourit faiblement en serrant dans ses mains les objets de sa vie, et se laissa glisser dans le fleuve.

Au loin elle entendit le hurlement d'un chien et quelques notes de Schubert se mêler au claquement de l'eau.

L'étoile perdue

Au-dessus la ville endormie, filait une étoile. Pierrot qui rêvait à sa fenêtre, le nez aplati contre la voûte céleste, la suivait du regard. Dans un geste fou, sa main essaya de l'attraper, mais le ciel est si haut même pour les rêveurs !

Chaque nuit de ce mois d'août 1969, il veillait, solitaire, devant l'univers obscurci. Les yeux avides, la bouche entrouverte de plaisir, il se vautrait parmi les étoiles, humait les filaments blancs qui coulaient des nuages et murmurait des secrets aux gouttes de pluie qui tombaient de "là-haut".

Pierrot menait une petite vie d'employé de bureau, monotone, sans émotion, une existence poussiéreuse et terne. Enfant, il espérait devenir pilote d'avion, courir sur un édredon de nuages, caresser la lune un soir de haute voltige, mais on l'avait refusé car il était malingre et détestait les chiffres.

Ses espérances déçues, emprisonné dans un travail avilissant, il vivait la nuit, heureux dans un monde idéal d'ombre et de lumière, de mystère et de rêve. Fasciné par les astres étincelants qui irradiant les ténèbres, il y voyait des amies, des fées qui tremblent dans un infini silencieux. Il les nommait frissons, merveilles, douceurs selon l'intensité de la nuit, le souffle caressant de la brise, ou la vapeur tiède qui alourdissait l'air. La pâleur de l'aube le chassait de sa contemplation pour le laisser fiévreux, le temps d'un court sommeil.

Au matin ses collègues de bureau riaient de ses yeux vitreux et des cernes qui creusaient deux larmes noires le long de ses joues.

- Il y a une femme là-dessous, gloussa Martin, petit célibataire chauve.

- Ou plusieurs, répondit le chef de service qui rêvait d'un harem.

- Peut-être un homme, hurla Pierre Edouard, le cil mal démaquillé.

- Mais non, reprit le chef, sûrement une midinette qui l'envoie toutes les nuits dans les cieux ! Moi, à son âge, j'avais déjà une épouse, deux enfants, un crédit pour ma maison, des traites pour ma voiture et avec tout ça je trouvais encore le temps de satisfaire une brunette vorace, avant d'aller jouer mon tiercé. C'est fort, non ?

Les deux employés gloussèrent en tirant discrètement sur leur braguette. Pierrot perdu dans ses souvenirs étoilés se taisait. Il avait bien plus qu'une maîtresse, il possédait la constellation tout entière, à lui seul, fidèle, toujours resplendissante.

Même les nuits sans lune, où le ciel noir tombe et écrase la terre, il voyait des planètes scintillantes derrière l'écran du mauvais temps.

Depuis qu'il avait vu l'étoile filante, il y pensait sans cesse, s'enfermait le jour dans un univers stellaire où des nébuleuses croisaient des météorites et des comètes pailletées de rose.

Un après-midi, lourd de visions nocturnes, il s'endormit parmi ses crayons en renversant un encrier sur un dossier du ministère, et ronfla jusqu'au soir. On le laissa dormir.

Deux jours plus tard il reçut une lettre de licenciement.

Désormais il vécut la nuit et dormit le jour. Il loua une chambre au dernier étage du plus haut immeuble de la ville, la peignit en bleu nuit et dessina sur les murs des étoiles dorées. Il achetait sa nourriture au crépuscule et dînait dans l'ombre devant sa fenêtre ouverte. Cela dura un an.

Comme l'argent lui manquait, il mangeait peu, mais dans son visage amaigri éclatait un regard clair semblable à deux étoiles luisantes de bonheur.

La concierge lui réclamait le montant de son loyer impayé. En vain !

Une nuit d'été, Pierrot revit son étoile traverser la voie lactée. Il voulut la rejoindre, enjamba la fenêtre, mais à cet instant deux hommes en blanc se jetèrent sur lui après avoir défoncé la porte.

On l'enferma à l'hôpital psychiatrique de la ville dans une chambre toute blanche, percée seulement d'une lucarne qui dessinait sur le sol un losange, bleu délavé.

Chaque soir, une piqûre l'emprisonnait pour la nuit dans un sommeil sans rêve et sans étoile.

La machine oubli

Dans le bar enfumé, tandis qu'en ce 10 mai 1981, les clients commentent l'élection d'un président de gauche, retentit le son aigu d'un jeu électronique. Une poire, un citron, une étoile : perdu ! Une pièce de monnaie glissée dans la fente et d'autres fruits s'immobilisent sur le cadran. Un voyant rouge clignote. "Rejouez", ordonne la machine. Elle commande cette adversaire insatiable, accorde une chance, dédaigne ou encourage. Sournoise, elle réclame d'autres pièces.

Olivier alimente docilement l'avaleuse de monnaie. Il frôle les touches, choisit les fruits, invente des combinaisons pour mater sa rivale capricieuse. Il gagne, perd, gagne de nouveau, espère, s'acharne, indélicat. Il joue.

La cendre de sa cigarette oubliée tombe sur le clavier lumineux comme une larme trop longtemps retenue. Il souffle la poussière grise et presse encore une fois le bouton. Les yeux rivés sur le cadran où s'agitent des éclairs multicolores, il attend que la machine lui vende son âme. Sa vie semble dépendre des images colorées, des accords acides que vomit l'adversaire. Parfois sans la quitter du regard, il se retourne, avale une gorgée de café dans la tasse restée sur le comptoir, et replonge ses yeux dans le cadran qui tinte, inlassablement.

Le grincement d'un train tout proche ajoute une note diabolique au rythme du jeu, le choc cristallin d'un verre augmente la dissonance des bruits multipliés.

Autour, des spectateurs attentifs suivent les manipulations d'Olivier. Il s'obstine, une main agrippée sur le rebord de la machine : boîte à sensations. Il prend des risques, remet en jeu un gain illusoire, jouit d'une éphémère victoire, grogne, se passionne, serre les dents. Ses yeux brillent et la fumée de sa cigarette blonde entoure son visage d'une brume filamenteuse.

Depuis deux heures, il joue. Loin du monde, de la réalité et de la jeune femme qui l'observe, accoudée au comptoir.

Olivier a de la grâce. Vingt-cinq ans, corps frêle, il a le regard étonné des enfants malheureux et l'absence des hommes déçus par la vacuité de l'existence. Il joue son temps, il joue sa vie, se cache, se fuit, s'étourdit. Il a peur. Frissons vite réprimés.

Encore une pièce ! Il fouille sa poche vide, une main toujours serrée sur le rebord usé de la machine.

La jeune femme lui offre une pièce sans un mot. La boîte recommence à crépiter. Perdu. Tout s'éteint. La machine agonise, puis s'arrête, silencieuse.

Olivier revient tristement finir son café, avale un grand verre d'eau et se détourne de sa partenaire endormie. Il est seul.

La jeune femme cherche sur le visage d'Olivier une expression de vie, une apparence de joie.

- Vous avez perdu, murmure-t-elle.

Il se retourne en souriant :

- Merci pour la pièce.

- Je n'avais que celle-là.

- J'aurais pu gagner.

Elle l'écoute, curieuse et amusée. Il se reprend vivement :

- Je joue pour le plaisir, non pour gagner...

- Je vous crois.

Compréhensive elle ajoute :

- Pour fuir aussi vos pensées.

Il hausse les épaules. Elle voudrait lui expliquer le sens de sa phrase, mais lui, pense à la machine muette et sans émotion.

Il lui plaît tout de même ce joueur candide avec ses yeux de chat et sa peau couleur de soleil. Fier, le sourire traître, il la regarde comme il fixait auparavant la machine bruyante. Même sensation, même désir de hasard et de nouveauté. Elle a compris et accepte en un sursaut de jouer avec lui le jeu de l'amour et du plaisir hasardeux. Promesse de volupté, premier délice partagé !

Il balbutie des sourires, elle plisse les yeux de convoitise. Le silence parfois les sépare. Elle a envie d'être l'espace d'une nuit sa machine infernale.

- Dînons ensemble, propose-t-elle.

- Oui, répond-il tout naturellement.

Olivier aime les femmes autant que les machines et l'amour autant que le jeu. Dans son esprit tout se confond, surtout les soirs de grande lassitude. Assis l'un en face de l'autre, ils échangent des paroles faciles, avancent par regards, sourient ou restent graves. Ils se cherchent, se repoussent, se dévorent, se cachent, se livrent pour se reprendre aussitôt.

“Je suis une trop douce machine” pense la jeune femme. “Je suis un bien mauvais joueur” s’inquiète Olivier. La partie est vraiment commencée. Leurs jambes sous la table s’entrecroisent. Leurs mains se frôlent et s’invitent.

Olivier approche ses lèvres et reçoit la bouche entrouverte de la jeune femme. La machine promet, le joueur, anxieux, attend.

Dans la chambre, l’avidité de leurs désirs les unis rageusement. Combat de deux corps noyés dans une chaleur fragile. Leurs respirations rapides ponctuent de signes mystérieux l’étreinte impétueuse qui les brise.

Deux caresses, trois baisers, un souffle retenu, jouissance, odeurs d’amour, la machine est jouée, le joueur mécanisé. Ils se rejoignent dans l’oubli et le jeu absolu. Puis plus rien.

L’ombre de la tendresse flotte très loin, au-delà de la chambre.

La nuit redevient froide et silencieuse. Les cigarettes fument lentement tout droit jusqu’au plafond. La cendre inonde le cendrier en forme de cœur.

Olivier a lâché la hanche de la jeune femme à laquelle il s’agrippait comme au rebord de la machine. Il rêve déjà à d’autres jeux, d’autres fuites, d’autres oublis.

La jeune femme pense que les joueurs désargentés perdront le jeu, perdront leur vie. Il sera trop tard.

Jules et Julie

Dans la cour de l'école, en ce dernier jour de classe de juin 1992, une foule de bambins rieurs s'éparpilla entre les arbres, véritable nuée d'oiseaux trop longtemps enfermés dans une cage.

Jules et Julie, huit ans chacun, se réfugièrent dans un coin à l'ombre d'un platane, d'un pas mesuré, certains de leur destination. Jules, garçon brun au regard doux et sombre, déplia consciencieusement un sac plastique qui renfermait un sandwich à la confiture en prenant soin de ne pas se salir ni d'émietter le pain. Julie, fillette rousse au minois parsemé de taches de rousseur déchira d'une main brutale un sac en papier pour en extraire une brioche aplatie par les mauvais traitements subis depuis le matin.

Assis par terre, face à face, les deux enfants se parlèrent à l'oreille. Que se disaient-ils durant ce bref instant de récréation ? Pourquoi étaient-ils immobiles, loin de leurs camarades ? Jules et Julie étaient amoureux. Malgré leur jeune âge, ils éprouvaient des sentiments, des émotions, et même du désir.

Depuis la maternelle, ils ne s'étaient pas quittés, avaient tout appris ensemble, compris le monde à leur manière, épié le ciel d'un semblable regard, échangé les mêmes chagrins, et rêvé d'images aux couleurs identiques. Jules avait dompté l'équilibre de son vélo une heure avant Julie, appris à compter les heures sur l'horloge un jour plus tôt, et avait réussi à nouer les lacets de ses chaussures une semaine avant elle. Julie avait dansé la valse une nuit avant Jules, récité par cœur l'alphabet deux heures plus tôt que Jules, et joué la gamme sur le piano deux jours avant lui. Ils se rattrapaient sans cesse l'un l'autre, se devançaient, se suivaient, apprenaient ensemble ou étaient tristes séparément mais au même moment.

Ce matin-là, pendant la récréation, ils devaient prendre une grande décision qui les mettait en émoi, bien que fermement décidés à accomplir leur vœu. Jules et Julie, huit ans et trois mois, s'étaient juré une chose : se marier ! Pas dans dix ans, ni plus tard, ni "un jour peut-être", non... ils voulaient se marier tout de suite !

Julie picorait sa brioche toute tremblante d'émotion et de fierté en élaborant des plans pour atteindre leur souhait, tandis que Jules réfléchissait, ému, des miettes de pain aux coins des lèvres et la langue parfumée de confiture.

Une feuille de platane tomba à leur pied, et un rayon de soleil s'insinua entre eux, signe que le ciel leur offrait sa confiance et son consentement. Julie posa un baiser sur la bouche de Jules qui tira tendrement sur une boucle rousse de son amoureuse parce qu'il aimait voir la mèche remonter autour de son doigt tel un ressort.

- Je t'aime, chuchota Julie après le bref baiser de Jules.

- Moi aussi, répondit Jules.

Le samedi suivant, dans la maison des grands-parents de Jules, les enfants se préparèrent pour la cérémonie. Julie n'avait pas peur, mais des frissons étranges la secouaient, et sa tête chantait un air inconnu qui l'empêchait de boutonner correctement sa robe blanche. Jules n'entendait rien, ne voyait pas la poussière sur les malles anciennes ni les toiles d'araignées autour des chaises bancales, il nouait une grande cravate autour de son cou frêle. Quand ils furent prêts, ils s'avancèrent main dans la main vers la table préparée pour leur union. Jules prononça d'un ton solennel, comme il l'avait vu à la télé :

- Julie, est-ce que tu veux être ma femme pour la vie ?

- Oui, répondit Julie en balbutiant.

Julie répéta alors ce que Jules avait formulé :

- Jules, est-ce que tu veux être mon mari pour la vie ?

- Oui, dit Jules sans hésitation.

Jules ouvrit un grand cahier d'écolier, et signa sous un texte écrit à quatre mains où chacun se jurait amour, fidélité, partage de bonbons, échange de jeux vidéo, pas d'enfant pour le moment, mais deux quand ils seront grands.

Julie et Jules signèrent leur livre de mariage, et dans un élan de joie malgré le rose qui colorait leurs joues, ils s'embrassèrent sur la bouche en caressant la langue de l'autre comme on lèche un bonbon. Julie eut le souffle coupé, les jambes molles, et trouva la langue de Jules "trop douce". Jules sentit une étrange brûlure dans son corps, il eut un peu honte, mais il ne savait pas pourquoi.

Puis, Jules et Julie descendirent dans le jardin, et s'évadèrent par la porte en grillage du fond, près des rangées de poireaux. Jules et Julie se mirent à courir vers l'église pleine de monde, de fleurs et de musique. À l'intérieur, des mariés recevaient le sacrement nuptial.

Cachés dans le confessionnal, Jules et Julie se tenaient serrés l'un contre l'autre, retenant leur respiration pour ne pas faire de bruit, et sans croire en Dieu, ils priaient

pour être toujours ensemble, heureux, et ne jamais vieillir comme les grands-parents de Jules devenus rabougris et méchants l'un envers l'autre.

Quand le prêtre énonça la phrase rituelle, Jules prononça en même temps que le marié le "oui" attendu, et Julie à son tour en fit autant quand la mariée murmura "oui" dans un sanglot.

Quelques minutes plus tard, l'orgue résonna dans la nef, accompagné des soupirs des invités, des larmes, et des rires de joie. Jules et Julie se glissèrent devant les mariés qui sortaient de l'église, et arrivèrent sur le perron sous une pluie de grains de riz.

Pour fêter leur mariage, ils coururent à la boulangerie du coin, et achetèrent deux cornets de glace à trois boules qu'ils léchèrent fièrement dans la rue principale en se tenant la main. Les cheveux souples et sombres de Jules dansaient au vent, les boucles rousses de Julie sautaient à chacun de ses pas.

Ils rayonnaient, plus beaux, plus mutins aussi que les mariés adultes qui grimpaient dans leur voiture pour rejoindre le restaurant où devait se dérouler le repas de noce.

De retour dans le grenier, Julie mit de la musique. Les enfants dansèrent jusqu'à l'épuisement et se firent mille serments.

Le soir venu, ils descendirent dîner. Le grand-père de Jules était parti au café voir le match de foot avec ses copains, et la grand-mère regardait un film d'amour à la télé, le nez rouge à force de pleurer. Était-ce des larmes versées sur son mariage raté, ou bien le film sentimental remuait-il en elle des souvenirs heureux autant que des regrets ?

Le repas attendait sur la table de la cuisine. Jules et Julie mangèrent en tête à tête, elle dans sa robe blanche un peu fripée par les événements, lui, la cravate dénouée à cause de son cou trop petit.

La nuit enveloppa peu à peu la maison, écrasa d'ombres éparses le jardin, mais la lune vint atténuer l'obscurité. Le village devint silencieux. Au loin, seuls quelques cris jaillissaient du bar par instants quand un but était raté ou réussi.

Dans la chambre, Jules et Julie se tenaient face à face, timides soudain de se retrouver mariés, comme des grands, et un peu perdus maintenant. C'est Jules qui prit l'initiative.

- Maintenant, il faut que tu te mettes toute nue. C'est ça la nuit de noces.

Julie rougit un peu mais ne s'alarma pas trop.

- D'accord, mais toi aussi tu vas te mettre tout nu.

Les deux enfants se déshabillèrent avec candeur, sans prendre soin de leurs vêtements. Une fois la robe en boule sur le sol, et la cravate posée sur le tissu blanc, Jules et Julie se regardèrent des pieds à la tête, tout étonnés de n'éprouver que du plaisir.

- Il est beau ton oiseau, dit Julie en observant le sexe de Jules.

- Ta petite lune aussi est jolie, répondit Jules.

Alors, tout simplement, Jules approcha de Julie, se pencha vers elle, et posa ses lèvres sur le sexe lisse de la petite fille.

- C'est doux, constata-t-il en se relevant.

Julie glissa vers Jules et embrassa délicatement son "oiseau", émerveillée de la texture moelleuse du sexe de Jules.

Ils se couchèrent dans le lit, serrés l'un contre l'autre, bouche contre bouche, tenant dans leurs mains l'intimité de l'autre.

- On fera l'amour quand on sera grands ? demanda Julie.

- Oui, bien sûr, on est trop petits.

La nuit de noces de Jules et Julie fut la plus belle de leur vie. Ils s'endormirent dans la chaleur de l'autre, confiants en l'avenir, certains qu'une existence réussie allait les conduire jusqu'au sommet du bonheur.

Le lendemain matin, les pompiers achevaient de circonscrire l'incendie qui avait ravagé la maison. La grand-mère de Jules s'était endormie devant la télé, une cigarette à la main, sans même entendre son mari rentrer. Il n'y avait aucun survivant.

La fille qui dormait

Un soir de février 2011, Jeff, photographe de guerre, quitta son journal de bonne heure pour rentrer dans son loft de banlieue. Il filait à tout allure dans sa vieille Porsche sur une avenue déserte où s'étiraient des lumières blafardes brouillées par la pluie, en écoutant sur son vieil autoradio le début du conflit Lybien. Il songea à son dernier reportage à Bagdad particulièrement sanglant : depuis ses débuts de grand reporter, il n'avait photographié que des ruines, des meurtres, des armes et des cadavres. Solitaire, passionné par son métier, Jeff flirtait avec la mort pour mieux se sentir en vie.

Soudain, il aperçut sur le bas-côté une femme en robe du soir, penchée sur le pneu crevé de sa voiture. Il s'arrêta, afin de l'aider. Mais la roue de secours était aussi dégonflée que celle qui gisait maintenant sur la chaussée. Comme la jeune femme se rendait à un concert et s'affolait à l'idée d'arriver en retard, Jeff lui proposa de laisser sa voiture et de l'accompagner. Elle accepta.

Dans la Porsche, Jeff reluqua de biais cette superbe créature qui s'impatientait parce qu'il ne roulait pas assez vite. Avec ses airs hautains et vertueux, elle ne l'emballait pas du tout ! D'ailleurs, pour lui, les femmes étaient un mystère, et l'amour une grande inconnue. Il accumulait les aventures féminines, mais ne parvenait pas à aimer, sans doute parce que le monde qu'il voyait à travers le viseur de son appareil photo lui semblait trop laid, violent, meurtrier et sans espoir.

La belle inconnue tourna le rétroviseur vers elle pour vérifier son maquillage. Erreur ! Surpris par une moto qui le doublait et se rabattait brusquement, Jeff fit un écart, et sa voiture vint s'encaster dans un abribus.

Alors qu'une ambulance emmenait la jeune femme inconsciente à l'hôpital, des policiers relevèrent les traces de freins, interrogèrent Jeff sur les circonstances de l'accident, et demandèrent l'identité de sa passagère. Comme Jeff ignorait son nom et son adresse, les policiers décidèrent d'entreprendre une recherche à partir de sa plaque d'immatriculation.

Jeff regardait l'inconnue gisant sur son lit d'hôpital. Elle était pâle... aussi pâle que la blancheur de l'oreiller sur lequel reposait sa ravissante tête. Morte ?

- Dans le coma, traumatisme crânien, répondit le médecin.

Habitué aux scènes sanglantes, Jeff fut pris d'une irrésistible envie de photographier ce visage d'ange endormi. Il commença à mitrailler la belle inconnue quand une infirmière sans âge, mais bardée de kilos, vint l'engueuler :

- La malade a besoin d'une présence, de paroles, d'affection. Même si elle ne vous entend pas, il faut lui parler.

Alors qu'il récupérait quelques affaires laissées dans sa Porsche accidentée, Jeff retrouva le sac à main de son inconnue coincée sous le siège passager, et sans scrupule se mit à fouiller l'intérieur. Quelques papiers administratifs indiquaient que la jeune femme vivait depuis peu de temps dans la région, et cherchait du travail. Pourquoi Jeff n'apporta-t-il pas le sac au commissariat ? Il ne se posa même pas la question.

Dés le lendemain, Jeff se sentant quelque peu responsable de l'accident, débarqua à l'hôpital, son appareil planqué sous son blouson, pour faire la conversation à une fille qui ne lui répondait pas. Entre deux clichés, il monologua sur le temps, l'actualité, ironisa sur les infirmières, et... il cala. Que raconter à une femme que l'on ne connaît pas ? L'infirmière lui répétait qu'il fallait à la malade de la douceur, de la tendresse, une évocation de ce qui pouvait la rattacher à la vie... Mais Jeff ne connaissait ni ses goûts, ni son passé, ni ses désirs !

Grâce à la clef trouvée dans le sac à main, Jeff décida de s'introduire la nuit dans l'appartement de la jeune femme. La curiosité aiguisée par ce mystère, et sans doute parce qu'il commençait à s'attacher à cette belle endormie, il ouvrit les armoires, fouilla son bureau. Elle s'appelait Marie-Béatrice. "Un peu snob comme prénom", pensa-t-il ! Lui qu'on surnommait Jeff, pour Jean-François, furetait dans la vie d'une demi-morte, affublée d'un prénom de chichiteuse. Marie-Béatrice ne semblait pas avoir de famille, et pas encore d'amis. Elle aimait le jazz, la danse, détestait la lâcheté, la trahison, adorait le saumon fumé, le vin de bourgogne, et ses auteurs de prédilection se nommaient Flaubert, Sagan et Faulkner.

De retour à l'hôpital, il lui parla musique, littérature et... cuisine. Aucune réaction !

- Bon dieu, pourquoi tu restes comme ça dans les pommes ? s'énerma Jeff en écartant la perfusion pour mieux apercevoir son visage.

Le troisième jour, décidé à se rendre pour la dernière fois à son chevet, il fut pris de vertige en pénétrant dans la chambre. Une équipe médicale s'acharnait sur le corps amaigri. Le cœur lâchait.

Jeff se réfugia dans l'appartement de Marie-Béatrice. Il avait reçu un choc. Et si elle mourrait ? Étrangement, cette idée ne l'avait pas vraiment effleurée. Il ouvrit alors les tiroirs d'une commode, espérant y trouver quelque chose. Quoi ? Il ne savait pas. Il plongea les mains dans une lingerie fine, huma son parfum, troublé soudain par tant de féminité. Marie-Béatrice lui apparut enfin comme une femme, vibrante, vivante en somme.

"Merde ! Je commence à désirer une endormie qui peut-être n'ouvrira jamais plus les yeux" pensa Jeff en frissonnant. Fébrile, il appela l'hôpital. Le cœur avait tenu, elle était sauvée. Jeff s'allongea sur le lit de Marie-Béatrice et s'endormit enfin.

Le lendemain à l'hôpital, Jeff observa le visage absent de sa belle endormie. Pris d'une irrésistible envie de la toucher, il commença à lui effleurer le bras, souleva avec précaution le drap et la chemise qui la recouvraient. Il aperçut une charmante épaule qu'il prit en photo, puis dévoila ses jambes nues, fines et bien galbées, et prit un autre cliché. Il éprouva une furieuse envie de la voir s'éveiller, de faire l'amour avec une "morte vivante", nourrie à la perfusion qui n'appréciait même pas son désir ! Il eut honte, s'en voulait, mais cette flamme l'avait envahi par surprise, tenace jusqu'à la douleur. En partant, il lui lança un regard tendre qui le surprit lui-même.

Le rédacteur en chef de Jeff l'envahissait de messages pour qu'il parte en reportage. Jeff en eut soudain assez de photographier les guerres, les suppliciés, et les cataclysmes d'un monde qui ne cessait de trembler, d'agoniser et de s'éteindre. Il ne parvenait pas à quitter sa belle endormie si vivante et si lointaine à la fois.

Les photos de Marie-Béatrice prises sur son lit d'hôpital s'accumulaient dans son appareil numérique, il en imprima quelques-unes sur papier, les étala dans le salon de la jeune femme et rêva d'elle un verre de whisky à la main. Jeff se sentait déchiré entre lui et un autre lui-même, un homme différent qui s'était subrepticement insinué dans son cerveau, une espèce d'être presque normal qui lui était totalement étranger.

L'infirmière s'inquiétait. Après quatre jours de coma, le risque de séquelles augmentait. Partagé entre la rage et la souffrance, Jeff priait pour que Marie-Béatrice se réveille, car cette fille, il la voulait, souriante, vivante, nue dans ses bras en train de lui raconter sa vie et ses secrets. Ça y est, il était amoureux ! Amoureux, lui, pour la première fois, de ce corps sans esprit qui le narguait dans son sommeil.

Jeff eut envie de fuir dans quelques pays lointains, où des rebelles montent des embuscades la nuit venue. Là-bas, au moins, il était dans son élément, il pouvait agir : vivants contre vivants ! Il lui fallait de l'action. Il commença alors une course frénétique à la résurrection. Dans la chambre d'hôpital, Jeff ne se gêna plus pour caresser la jeune femme, lui débiter des mots érotiques, photographier sa nudité, ses seins arrondis et l'intimité de son sexe. Si l'infirmière avait pu deviner ce qu'il tentait pour faire revenir Marie-Béatrice à la vie, elle l'aurait renvoyé sur le champ.

Comme il ne pouvait rester à son chevet jour et nuit, il laissa près du lit son vieux magnétophone à microcassette sur lequel il avait enregistré sa voix. Ainsi, durant son absence, il continuait à lui parler. L'infirmière avait accepté de mettre en marche l'appareil, même la nuit quand elle était de garde. La bande enregistrée par Jeff scandait des phrases de tous les jours, souvenirs de la jeune femme glanés dans son appartement mêlés de mots d'amour.

Maintenant qu'il savait tout de Marie-Béatrice, Jeff était sûr qu'elle lui appartenait totalement et à jamais. Il faisait des projets d'avenir, avec elle, pour elle, certain que la jeune femme l'entendait et qu'elle partageait ses sentiments. Dans l'appartement de Marie-Béatrice, seul, il s'endormait en regardant les photos de la femme qu'il aimait au moment où elle entendait - sans écouter - ses déclarations sur le magnétophone.

Un après-midi, à bout de force, Jeff demanda à Marie-Béatrice de l'épouser. Allait-elle se réveiller ? Sa première demande en mariage, et elle ne se levait pas d'un bond pour lui dire oui ?! Est-ce parce que Marie-Béatrice était inaccessible que Jeff connaissait enfin l'amour ? Osait-il enfin éprouver de la passion parce qu'il était sûr de ne jamais y être confronté ? Jeff quitta la jeune femme plus tôt que d'habitude, ses lunettes de soleil sur le nez, alors qu'il pleuvait à verse, sans doute pour cacher ses larmes. Noyer son chagrin dans l'alcool, Jeff ne s'en priva pas ce soir-là, avalant verre après verre dans les bars de sa rue. Au petit matin, il s'effondra sur le banc d'un square, et dormit toute la matinée parmi les pigeons indifférents. Quand Jeff se réveilla, il avait une fameuse gueule de bois et un sacré mal de tête ! Titubant, il se réfugia dans l'appartement de Marie-Béatrice, s'allongea dans son lit pour rêver d'elle et ne se réveilla qu'en fin d'après-midi. Il avait manqué une journée entière de visite.

Jeff se précipita à l'hôpital, entra dans la chambre, et resta cloué sur place, le cœur en arrêt, le souffle coupé. Le lit de Marie-Béatrice était vide. Ça y est, elle est morte.

Morte ! Sans lui. Toute seule. Jeff s'élança hors de la chambre, et se figea. Là, dans le couloir, au bras d'une infirmière qu'il ne connaissait pas, il aperçut Marie-Béatrice ! Elle marchait, lentement, comme une somnambule, dans une grande chemise de nuit blanche. Elle tanguait un peu, mais avançait à petits pas, chancelante, les yeux grands ouverts, les lèvres serrées, s'appliquant à ne pas tomber. Jeff se mit à tituber, de surprise, de joie aussi, car Marie-Béatrice était enfin revenue à la vie. Elle allait lui sourire, le remercier pour ses paroles, ses mots doux dans le magnétophone, ses caresses intimes qui avaient fait vibrer son corps endormi, l'avait réveillée. Amoureuse et reconnaissante, Marie-Béatrice lui prendrait la main, et ils continueraient ensemble cette marche incertaine dans le couloir, puis ensemble sur le chemin de la vie, cette fois sans crainte ni hésitation.

Jeff alla à la rencontre de la jeune femme, s'approcha d'elle en tremblant, un vague sourire aux lèvres pour ne pas l'effrayer et lui montrer sa passion, un sourire qu'elle allait lui rendre avec autant de complicité amoureuse. Mais Marie-Béatrice passa son chemin sans le voir, sans le reconnaître, indifférente, sans aucun souvenir. Jeff resta cloué au milieu du couloir, le cœur glacé, les mains tendues dans le vide. Il la regarda partir sans pouvoir faire un geste, les mots coincés dans sa gorge. C'est lui, qui, un instant, eut l'impression de sombrer dans le coma. Jeff réalisa soudain qu'en faisant revenir à la vie celle qu'il aimait, il l'avait perdue. D'ailleurs, Marie-Béatrice avait disparu à l'angle du couloir. Jeff se retrouva seul tandis qu'une infirmière lui signalait que l'heure des visites était terminée.

Jeff récupéra son magnétophone, et s'envola dès le lendemain pour la Libye en guerre avec l'espoir d'oublier dans le sang et les larmes la seule femme qu'il ait jamais aimée.

Une passion entre ciel et terre

Dieu qu'il pleuvait sur cette route départementale du bord de mer ! Quelles diaboliques giboulées de mars 2012 ! Au point que Francis, au volant de sa voiture, avait l'impression que le ciel et la terre se rejoignaient dans un jaillissement infernal ! L'homme se concentrait sur la conduite... tout en écoutant inlassablement, l'écouteur vissé à l'oreille, le message de sa femme sur le répondeur de son téléphone portable : "Je veux divorcer ! Mon avocat prendra contact avec toi. Et ne te fais aucune illusion... je vais tenter de trouver l'amour dans les bras d'un autre."

Vexé autant que blessé, Francis serra les mains sur le volant. Il avait beaucoup aimé Jeanne, mais l'amour... il n'y croyait plus. À quarante ans, il allait devoir guérir d'une existence conjugale confortable dans laquelle il s'était réfugié, et revivre enfin !

Soudain, dans le crépuscule champêtre, il frôla une ombre blanche qui marchait sur le bord de la route. Un choc ! Sec, bref, à peine audible. Affolé, Francis freina brusquement, et sauta hors de sa voiture. Au bord de la falaise, la jeune femme qu'il venait de heurter semblait étourdie, assise sur une borne kilométrique. Francis se précipita vers elle, lui tendit la main... elle n'avait rien ! Il l'invita à monter dans sa voiture, et sans crainte, la jeune femme s'installa à ses côtés.

Durant le trajet, Francis fut ébloui par cette inconnue au charme étrange, aux yeux mauves, et aux propos énigmatiques. Elle n'aimait que la nuit, la pluie, et les fleurs, surtout les iris mauves. Ruisselante sur le siège, elle frissonna, et se déshabilla totalement. Nue, la peau diaphane de son corps illuminait l'habitacle de la voiture. Francis regarda droit devant lui, en sueur, happé par un violent désir, une obsession amoureuse qui l'emprisonna tout entier. Les yeux baissés, il lui tendit son imperméable resté sur le siège arrière tout en s'excusant :

- Mon imper a un trou sur la manche gauche...

L'inconnue s'enveloppa dans l'imperméable trop grand, et secoua ses cheveux qui éclaboussèrent en gouttelettes le visage de Francis. À la demande de l'inconnue, il la déposa devant le portail en fer rouillé d'une vieille bâtisse avec jardin.

- Comment vous appelez-vous ?

- Diane.

Il était tard quand Francis arriva à son hôtel. À la réception de ce relais château des environs de Trouville, le réceptionniste de nuit lui indiqua que son rendez-vous professionnel du lendemain était bien confirmé. Francis s'écroula sur son lit, et se mit à rêver. À sa femme et à son mariage brisé ? À son fils étudiant sans ambition ? À leur bel appartement parisien qu'il n'habiterait plus désormais ? À son entreprise en redressement judiciaire ? Non ! Francis rêva de Diane la mystérieuse inconnue, à son naturel, à sa nudité, et à sa liberté teintée d'insolence.

Le lendemain, Francis fonça chez Diane pour prendre de ses nouvelles, récupérer son imperméable, et surtout, la revoir. Dans le jardin, une vieille dame, sécateur rouillé à la main, soignait un magnifique parterre d'iris mauves. Quand il demanda à voir Diane, la vieille dame maugréa :

- Diane ? Connais pas !
- Ce n'est pas sa maison ?
- Je ne sais pas. Moi, je m'occupe du jardin.

La vieille dame lui tourna le dos, et coupa d'un geste sec un iris fané.

Obsédé par Diane, Francis se renseigna discrètement dans le village : personne ne connaissait la jeune femme. Qui était-elle ? Comment la retrouver ? Oppressé par la peur de ne jamais la revoir, il bâcla son rendez-vous d'affaires, et remit à plus tard son retour à Paris. Son esprit était ailleurs, vagabondait près d'elle, obnubilé par sa silhouette gracile, son mystère, sa voix, et cette évanescence presque irréelle. Après deux jours de recherches dans la petite ville et la campagne alentour, à la suite de déjeuners rapides, de kilomètres parcourus parmi les terres normandes, de battues sur la plage ou au creux des rochers, Francis ressentit une douleur, un manque de plus en plus vif.

Au crépuscule, il emprunta de nouveau la route de la falaise, et devant la borne kilométrique, il aperçut Diane dans la lumière des phares. Elle portait son imperméable avec le trou à la manche gauche.

- Où allez-vous ? demanda-t-il, avec l'impression de mieux respirer, et de voir la nuit devenir claire malgré un ciel sans lune.

- Au même endroit que vous, murmura-t-elle.

Diane monta dans sa voiture, et proposa à Francis de l'emmener dans un hôtel face à la mer.

La marée descendait, laissant sur la plage au pied de la falaise un sable humide et gris parsemé d'algues et de coquilles éclatées. Dans la chambre, Diane embrassa Francis avec fougue. Il n'osait pas la toucher, lui, l'homme sensuel qui n'avait pas peur des femmes mais redoutait les sentiments nouveaux après la ruine de son mariage. Diane brisa les résistances de son amant, et ils passèrent une nuit d'amour qui enchaîna définitivement Francis à cette impétueuse jeune femme.

Après l'avoir déposée devant la bâtisse où elle affirmait toujours habiter seule, jurant n'avoir ni grand-mère ni famille, Francis reprit le chemin de son relais château, ivre de sensations sensuelles et de questions. La maison aux iris était la clé de l'énigme. Fallait-il percer le mystère ou vivre cette passion sans réfléchir ?

À midi, Francis retourna à la bâtisse, et observa la vieille dame qui soignait imperturbablement ses iris. Il essaya de sympathiser avec elle. Hargneuse, elle ronchonna, peu inclinée à parler. Francis ne se laissa pas impressionner, et insista :

- Vous n'aimez que les iris ?

- Dans la mythologie, Iris est le lien entre le ciel et la terre, les humains et les dieux ! répondit la vieille dame, avant de lui ordonner de quitter les lieux.

- Où habite Diane ?

- Aucune idée.

Qui mentait ? La vieille dame ou Diane ? Francis s'énerma, irrité d'être ainsi manipulé, et pénétra de force dans la maison. Elle était poussiéreuse, envahie de toiles d'araignées, et totalement vide.

Francis aperçut son imperméable abandonné sur la rampe d'escalier. Il le caressa essayant de retrouver les impressions exquisées éprouvées sur la peau de son amante. Le tissu était rêche, il fut déçu. Il laissa son imperméable sur la rampe comme un signe adressé à Diane.

Dans le jardin, la vieille dame avait disparu ne laissant parmi les iris que le sécateur rouillé. Francis s'en alla, parcouru d'une désagréable impression qui l'effrayait et lui serrait la gorge jusqu'à l'étouffement. Plus il s'enfonçait dans le mystère, plus il aimait Diane qu'il sentait confusément être la femme de sa vie, et hélas, celle de ses cauchemars.

"Diane ombre sensuelle, libre et nue, drôle et provocante, maquillée de noir, mystérieuse jusqu'au plus fort de l'orgasme, où es-tu ?" répétait sans cesse une voix dans le cerveau agité de Francis.

Il se renseigna auprès du notaire du village, mais ce dernier ignorait à qui appartenait cette maison. À l'église, Francis demanda à consulter les registres de baptême ; aucune jeune femme du nom de Diane n'avait été baptisée depuis trente ans. Cette quête mena ensuite Francis à la mairie, où il découvrit qu'une certaine Diane Destilly, habitant la maison aux iris, était morte il y a très longtemps. Il se rendit au cimetière, espérant trouver les ancêtres de la jeune femme et pouvoir ainsi éclaircir ce mystère.

Quand il arriva devant la tombe, Francis fut pris de malaise. Sur la stèle gravée au nom de Diane Destilly, morte à l'âge de trente ans dans les années quatre-vingt, gisait son imperméable troué. Diane se moquait-elle de lui ? Que voulait-elle lui faire comprendre ? Était-elle vivante ou... morte ? Vivait-il un rêve, ou la réalité rejoignait-elle l'indicible et l'impensable ? Francis eut peur. Peur de sombrer dans la folie.

Après ce choc, Francis essaya d'oublier. Il passa son temps sur la plage à regarder le ballet des mouettes, et au port à observer les chalutiers partant en mer à marée haute. Pragmatique, cartésien, Francis se refusait à toute éventualité d'un dérèglement temporel, d'un amour de l'au-delà. Il luttait, mais son cœur, son corps, appelaient Diane. Il voulait l'entendre rire, la regarder dormir, la faire jouir, vivre pour elle, mourir en elle ! Mais comment se donner totalement à cette femme insaisissable.

Alors, tous les soirs, Francis montait dans sa voiture, s'arrêtait sur le lieu de leur rencontre, et attendait. Puis il rôdait autour de la maison aux iris. La bâtisse craquait dans l'ombre, les iris s'étendaient dans le jardin, linceul mauve et humide de rosée. Personne !

Diane réapparut soudain vêtue de l'imperméable troué, et sans lui donner d'explication le conduisit sur la plage pour finir la nuit en une étreinte passionnée. Quand elle voulut rentrer, Francis refusa, prêt à tout entendre du moment qu'elle acceptait de ne plus disparaître. Il n'exigeait même pas d'être aimé. Pour la première fois, Diane se mit à pleurer sans qu'aucune larme ne coule sur ses joues, et lui avoua qu'elle aussi était amoureuse de lui, mais que quarante ans les séparaient. Francis refusa de croire aux divagations de Diane. Elle était folle, elle espérait le happer dans sa folie... Il devait résister.

Aux dernières heures de la nuit, Diane l'invita dans la maison aux iris. Le portail en fer grinça. Dans la bâtisse, le silence bourdonnait aux oreilles, les pièces étaient

sombres et pourtant Francis distingua très bien les marches disjointes de l'escalier et les murs éventrés par endroits.

- Où vit la vieille dame ? demanda Francis.

- De qui parles-tu ?

Dans le grenier, Diane ouvrit une malle, et montra à Francis les objets d'une vie, de "sa vie" : photos, papiers, livres, vêtements qui s'arrêtaient aux années quatre-vingt. Francis vacilla, se détourna de Diane pour lui cacher son effroi. Quand il se retourna, l'aube avait pénétré dans le grenier, Diane avait disparu. Il la chercha partout d'un pas frénétique, pénétrant dans les pièces vides, parmi les restes d'un mobilier bancal rongé par les vers. Il sentait sa présence mais ne la trouvait pas, croyait entendre son pas dans la poussière mais il errait, solitaire, dans la maison déserte. Il crut perdre la raison. Incapable d'accepter l'inexplicable, Francis sentit qu'une force maléfique s'insinuait en lui. Et si ce mal, c'était lui qui le créait, si ces hallucinations n'étaient que la conséquence de sa faiblesse, de son envie de vivre autre chose que la réalité et l'accablante quotidienneté ? Diane lui offrait la possibilité de transcender son désespoir, il le reconnaissait et le déplorait tout à la fois.

Effrayé, Francis quitta la maison au moment où le soleil se levait. Au milieu du parterre d'iris, la vieille dame soignait ses fleurs, appliquée, imperturbable, telle un automate. Elle ne leva pas la tête mais demanda d'un ton atone :

- Les objets de la malle vous ont convaincu ?

Francis resta en équilibre sur une marche du perron. Comment savait-elle ce qu'il avait fait avec Diane dans le grenier ? Quand il scruta ses yeux étoilés de fines ridules, un frisson de terreur le parcourut : ils avaient la même couleur que ceux de Diane, mauve, couleur des iris. Il eut alors l'horrible sensation que Diane lui souriait en plein soleil, et son esprit vacilla. Folle ou fantomatique, cette femme dangereuse allait l'entraîner vers le néant, il le sentait. Pourquoi ne pas mettre cette impression sur le compte d'un délire onirique où l'amour en serait le venin ?

Francis sauta les trois dernières marches du perron, et courut vers la grille pour fuir, à tout allure, le plus loin possible. Le fer rouillé de la grille grinça plus fort que d'habitude.

La nuit venue, Francis roulait sur la départementale en direction de Paris. En passant devant la borne kilométrique, se tenait la vieille dame, debout au milieu de la route, vêtue de l'imperméable troué. Elle lui fit signe, en souriant, sans bouger. Par

réflexe, Francis donna un coup de volant pour l'éviter, et la voiture plongea dans le ravin. Un cri fit écho aux crissements des pneus.

À l'aube, sur les lieux de l'accident, une dépanneuse tira la voiture accidentée. Francis gisait sur le siège, tué sur le coup... à côté de son imperméable troué.

En plein soleil, dans le jardin de la maison aux iris, les fleurs se fanèrent les unes après les autres ne laissant plus qu'un parterre de tiges sèches et brunes. Francis et Diane, jeunes et beaux, montèrent le perron, main dans la main, inséparables et heureux pour l'éternité.

Aveux amoureux

- Allô, monsieur le commissaire ?... Je suis désolée de vous déranger ce 25 décembre 2012 à midi moins le quart, mais voilà... j'ai tué mon mari ! Je vais vous expliquer, c'est plus facile au téléphone, alors surtout ne m'interrompez pas. Je ne cherche ni votre compassion ni un jugement quelconque, je désire simplement vous détailler les faits et vous livrer les raisons pour lesquelles je l'ai assassiné. J'étais une petite fille rêveuse, douce et plutôt sensible, le genre d'enfant émotive qu'un rien faisait pleurer mais que tout enchantait. Je voyais ma vie future comme celle que je lisais dans les livres, enfin, les livres où les femmes rencontrent le prince charmant, ce crétin de prince qu'on nous a fourré dans le crâne et qui au fond n'existe pas. Je pense que c'était une manière de nous faire croire à l'amour, d'accepter le mariage, et toutes les contraintes qui vont avec, même si la déception avec les années devient insupportable. J'ai grandi dans une grande maison avec un chien et des parents qui s'engueulaient tout le temps, alors le prince charmant je l'attendais deux fois plus que les autres. Mes études se sont passées naturellement, je n'étais ni bonne ni mauvaise élève, moyenne quoi ! Les garçons me courraient après parce que j'étais plutôt jolie sans être une beauté. Mais j'avais de grands yeux tendres qui devaient les charmer. J'ai ensuite travaillé un peu et très vite j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari. Il était beau, mince, plutôt drôle, assez caressant, il avait une situation enviable comme on disait à l'époque, c'est-à-dire qu'il gagnait bien sa vie, enfin vous voyez monsieur le commissaire, c'était le mari parfait. Donc, je l'ai épousé à la mairie et à l'église. J'avais une robe blanche époustouflante, avec un grand voile qui traînait sur le sol, et des fleurs d'oranger dans les cheveux. Ça vous vous en fichez, mais pour moi et mon histoire, c'est important. Ah j'oubliais de vous dire, j'étais vierge. Oh, il m'avait bien un peu embrassé avant la noce et tripoté un peu partout pour réveiller mes sens comme il disait, je trouvais ça agréable, mais je voulais la grande lune de miel et ressentir en une fois un plaisir sexuel explosif qui m'aurait fait mourir un peu... Cette fameuse nuit n'a pas été désagréable, mais je m'attendais à autre chose. Enfin bref, avec le temps, j'ai appris à me contenter de plaisirs furtifs et sans extase. Je ne suis pas frigide, c'est lui qui n'est pas doué. Vous voyez monsieur le commissaire, il a des hommes qui plongent en nous, les femmes, comme d'un plongeur dans la piscine et reviennent à la surface sans penser à autre chose qu'à reprendre leur souffle. Pas mal ma métaphore, non ? C'est exactement ce que je ressentais quand mon mari me faisait l'amour. J'avais l'impression d'être une piscine dans laquelle il

ne se noyait jamais... Vous me direz, ce n'était pas une raison pour le tuer, c'est vrai. Mais il y a la suite. Nous avons emménagé dans un deux pièces sur cour dans un quartier de Paris que je n'aimais pas du tout. Moi je voulais habiter Montmartre, dans un grand loft avec vue sur tout Paris. Il paraît que c'était trop cher, j'ai donc commencé, par amour, à décorer notre nid, puis à faire la cuisine - chose que je déteste -, à laver son linge - ce qui n'est pas du tout romantique -, à faire le ménage - ce qui m'a transformée dans mon esprit en souillon -, moi qui souhaitais vivre comme une princesse. N'allez pas croire monsieur le commissaire que lorsqu'il rentrait le soir, mon mari trouvait une femme sale et échevelée. Non, je prenais une douche, je me maquillais, je mettais une jolie robe pour l'accueillir. Au début, nous dînions en tête à tête. C'est vrai, le dîner était souvent brûlé parce que je ne suis pas une experte pour faire le bœuf miron-ton, mais il mangeait quand même avec appétit. Et puis, je voulais un enfant. Lui me répondait toujours "plus tard, je ne suis pas prêt", ou alors, "d'accord, mais quand nous aurons un appartement plus grand". J'ai patienté. L'été, nous partions en vacances à la campagne dans un camping parce qu'il adorait faire de la randonnée. Moi, j'aime la mer, la plage, le soleil et les grands hôtels avec des chambres luxueuses et des salles de bains parfumées, où le personnel sert les clients avec de larges sourires qui donnent l'impression de vivre dans un château. Car vous savez monsieur le commissaire, après quelques années, j'avais l'impression d'agoniser lentement. Lui, mon mari, était heureux dans son travail, avec ses collègues, sa famille, moi j'avais l'impression que la vie me filait entre les doigts, que ma tête se vidait, que la mort rodait autour de moi comme un chien affamé. Oh, il faisait tout pour me faire plaisir, il m'offrait des fleurs de temps en temps, il me faisait des cadeaux pour mon anniversaire du genre appareils ménagers, mais moi j'aurais préféré un bijou, un sac, ou un voyage à Venise. Il n'y pensait pas je crois, et moi, je ne lui demandais rien. Avec les années, lui qui était svelte s'est mis à grossir, il prenait du ventre à cause de la bière qu'il buvait en rentrant, il s'est mis à ronfler la nuit, ses cheveux sont tombés sur le devant et ont un peu grisonné alors qu'il n'avait pas trente ans. Moi, vous comprenez monsieur le commissaire, je n'aime pas les hommes qui se laissent aller, qui ne se rasent pas parce que c'est dimanche, et qui traînent en pantoufles trouées dans la maison. Parfois même, il sentait la sueur à la fin du week-end parce qu'il ne s'était pas lavé pendant deux jours. Après le dîner, il a commencé à regarder des matchs de foot à la télé ou à jouer sur son ordinateur. Je voulais sortir, aller au théâtre, au concert, il me répondait toujours "vas-y avec une copine". Moi, c'est avec lui que je voulais sortir, m'amuser, partager les plaisirs de la vie, c'est fait pour ça un mari, le bonheur c'est avec l'homme qu'on aime. J'ai

commencé à moins l'aimer. À vingt-neuf ans, je tournais en rond comme un oiseau en cage, bien nourri, au chaud, sans dette mais prisonnière. Ah, j'oubliais de vous dire qu'entre temps nous avons déménagé pour un trois pièces dans un quartier que je n'aimais pas non plus. "Montmartre, c'est trop cher" c'est ce qu'il disait. Il était un peu avare, lui se vantait d'être économe, moi je crois qu'il était près de ses sous car il tenait un livre de compte. Ah, ça, nous n'étions jamais à découvert à la banque ! Et toute ma famille me répétait "tu as épousé un mec formidable, stable, responsable, sérieux". Mais moi, je n'en fichais, c'est le contraire que je voulais, un homme fou, élégant, drôle, plein de fantaisie, qui me surprenne et me fasse croire que la vie est une aventure. Tiens, un jour, j'ai voulu m'acheter un sac de marque, d'occasion bien sûr, j'en rêvais depuis l'enfance de ce sac, il m'a gentiment fait comprendre qu'aller au supermarché avec ce genre de sac c'était ostentatoire et déplacé. Pour un sac, monsieur le commissaire, un seul, je n'allais pas passer pour une bourgeoise prétentieuse quand même ! Alors j'ai décidé de travailler. Une amie possédait une boutique de décoration, elle voulait m'engager. Il a refusé, prétextant qu'il avait les moyens de m'entretenir, qu'il ne voulait pas que je me fatigue, et qu'il avait besoin de moi quand il rentrait du travail. Il me disait que c'était par amour qu'il préférait me garder à la maison. J'ai renoncé avec la sensation qu'il avait verrouillé définitivement la porte de ma cage et passé une couche de peinture dorée sur les barreaux. Je sais ce que vous pensez monsieur le commissaire, mon mari était un homme charmant, protecteur, adorable et qu'au fond je n'avais rien à lui reprocher. Mais moi, ce n'est pas la vie dont j'avais toujours rêvé. Je l'aimais, c'est vrai, mais comme on adore un dieu désincarné, pas comme un amant ni un mari. J'aurais voulu qu'il m'emmène au restaurant, qu'il m'offre des robes, qu'il achète une voiture, qu'on parte dans le midi l'été et à la montagne l'hiver. J'adore nager et faire du ski, franchement monsieur le commissaire, ce n'est pas un crime d'aimer la natation et les sports de neige. Et puis, pourquoi il ne voulait pas aller dans les soirées auxquelles nous étions invités, pourquoi il détestait les dîners entre amis ? Les tête-à-tête après dix ans de mariage c'est lassant à la fin, je vous assure ! Et il refusait toujours d'avoir un enfant, alors que je venais d'avoir trente-cinq ans. Bref, tout ça pour vous dire qu'hier, nous sommes allés voir ses parents à Neuilly qui habitent un hôtel particulier. Mon mari s'est mis à couper des bûches dans la cave avec une tronçonneuse pour la cheminée du salon. Je suis allée gentiment lui apporter un verre d'eau gazeuse car il avait chaud. C'était vrai, il transpirait, sa peau était rouge, ses mains poisseuses, il soufflait comme un bœuf, son ventre mou débordait de son jeans. Je ne l'ai pas reconnu, ce n'était plus le beau jeune homme que j'avais épousé, il n'avait plus rien à voir avec le prince

charmant de mes rêves de petite fille. Les quinze ans que nous avons passé ensemble ont défilé soudain devant mes yeux, comme un mauvais film qui vous fait regretter d'avoir payé la séance. Quand il a posé la tronçonneuse pour boire son verre d'eau, je l'ai prise et je lui ai coupé la tête. Elle a roulé dans la sciure. C'était étrange de voir sa tête par terre entre ses pieds. Puis son corps est tombé. J'ai trouvé que ça faisait désordre ce grand corps et cette petite tête, alors j'ai coupé un bras, puis l'autre et ensuite les jambes. Je ne savais pas qu'une tronçonneuse à bois était aussi puissante, cela ne m'a demandé aucun effort. La sciure sur le sol épongeait tout le sang, c'était bien. Ensuite, j'ai emballé les morceaux dans des sacs poubelle, et comme c'était Noël, j'ai entouré chaque sac avec du papier cadeau. C'est bizarre monsieur le commissaire, mais je me sens ni mieux ni plus mal. Je ne ressens rien. Si, je me demande simplement pourquoi mon mari n'est pas resté l'homme que j'avais épousé, pourquoi on nous fait croire, à nous, petite fille que le prince charmant existe, pourquoi moi je ne me suis pas contentée d'un mari normal. Voilà, monsieur le commissaire, après ces aveux il m'en reste un dernier à vous faire, vous trouverez les morceaux de mon mari dans les paquets cadeaux au pied du sapin de Noël chez ses parents. Vous les reconnaîtrez facilement, j'ai mis des rubans dorés. Avant de raccrocher, je voulais vous informer que ce matin je suis allée à la pharmacie. J'ai fait un test de grossesse. C'est pour ça que je vous téléphone, je suis enceinte !

du même auteur

Vous pouvez retrouver Valérie Bonnier sur :

- [son site personnel](#)

Scénariste de cinéma et de télévision, auteur de théâtre et de radio, Valérie Bonnier est aussi l'auteur de 3 romans aux éditions du Rocher :

- [Toutes les rousses ne sont pas des sorcières](#)
- [Toutes les blondes ne sont pas des anges](#)
- [Toutes les brunes ne sont pas des tigresses](#)

Bien plus que des romans... un surprenant triptyque, en un univers original qui a séduit de nombreuses lectrices : suspense, audace, sensualité...

Au fil d'histoires contemporaines menées avec vivacité, ces romans offrent toutes les situations de comédies amoureuses grinçantes, aux personnages féminins secondaires bien campés, autour d'héroïnes attachantes, sensibles, et pleines d'humour.

Elle vient de publier son quatrième roman en livre numérique :

- [L'homme idéal s'appelle Paul](#)

Quelle femme n'a pas rêvé de rencontrer l'homme idéal ? À travers cette histoire flamboyante, souvent drôle parfois dramatique, aux innombrables rebondissements, l'auteur dépeint avec un brin d'ironie une galerie de personnages torturés par le manque d'amour et la difficulté d'aimer...

Livre disponible sur Amazon, iTunes, Kobo, et autres librairies numériques...

Valérie est aussi l'auteur d'une pièce de théâtre publiée aux éditions Art & Comédie :

- [L'escapade](#)

Dans cette comédie douce-amère, une femme fantasque essaye d'entraîner un inconnu dans une escapade amoureuse. Cette pièce de théâtre, sentimentale et libertine, a été jouée au Festival de théâtre français de New York (Nat Home Théâtre), et adaptée pour un téléfilm.

Bonus

découvrez sur le site de Valérie le chapitre 1 des romans :

- [Toutes les rousses ne sont pas des sorcières](#)
- [Toutes les blondes ne sont pas des anges](#)
- [Toutes les brunes ne sont pas des tigresses](#)

Et ci-dessous le Chapitre 1 du roman :

Toutes les rousses ne sont pas des sorcières

Clarisse s'énervait devant sa feuille à dessins. À plat ventre sur le sol, fesses rebondies, cheveux roux ébouriffés, sa main crispée sur un fusain traçait les lignes d'un long fourreau tout en décolleté. Le tissu recouvrait les épaules, le cou, mais dévoilait la courbe d'une hanche, le creux des reins, les cuisses et les jambes jusqu'aux chevilles.

Clarisse créait des vêtements qui déshabillaient. Elle inventait des drapés fluides et compliqués qui offraient aux regards des éclats de peau, de secrètes rondeurs et d'imprévisibles fentes d'où jaillissait la nudité. Les couleurs baroques et vives, les matières fluorescentes donnaient à ses modèles un aspect plus rêvé que réel.

"Importable !" se dit-elle.

Elle accentua un pli, dénuda une épaule... Le fusain se brisa et éclata en poussière noire sur le papier. La feuille à dessin vint rouler en boule sur la moquette.

Clarisse était de mauvaise humeur. On venait encore une fois de lui refuser ses croquis. Un styliste prétentieux lui avait signifié d'un ton poli et condescendant que les modèles étaient trop chargés, trop fous, trop voyants. Toujours trop ! Elle avait raccroché le téléphone sans un mot. À quoi bon expliquer ?

Dans la cuisine, elle remplit une petite casserole d'eau minérale et contempla la vapeur qui fuyait vers le plafond. Elle imagina d'emblée une chemise de nuit transparente et brumeuse avec laquelle il ne faudrait surtout pas dormir. L'eau dans la casserole s'évaporait. Le fond commençait à noircir. La boîte de thé était vide.

"On me refuse tous mes dessins, je n'ai plus d'argent, j'ai fui mon dernier amant et dans deux ans, j'aurai trente ans. Merde !" pensa-t-elle.

Clarisse vivait en équilibre. De petits emplois en chômage, d'amours fades en aventures médiocres, de solitude en révolte, elle se laissait dériver à travers le temps. Si elle avait l'habitude des rebuffades et de l'incompréhension d'autrui, elle n'en ressortait pas moins, à chaque fois, un peu plus meurtrie. Mais à présent, depuis son séjour dans une clinique psychiatrique, elle avait conscience du danger. Elle ne parlait jamais de cette parenthèse douloureuse.

Depuis, Clarisse avait décidé de vivre enfin. Jamais elle n'avait eu l'intention de mourir, oh non ! Son corps seul avait lâché. Son inconscient, ce salopard d'inconscient, s'était amusé à détruire cette ravissante enveloppe charnelle qui lui servait de "robe à vivre".

Il y a quelques mois, Clarisse n'était encore qu'une silhouette maigre et pâle, sursautant au moindre bruit, une ombre qui se balançait des jours entiers d'avant en arrière, véritable chien claustrophobe dans une niche trop petite. Une jeune femme qui ne desserrait pas les dents, sauf pour avaler des médicaments. Des pilules multicolores, comme autant de boutons qu'elle aimait aligner sur les fourreaux en satin moirés qu'elle dessinait inlassablement. Aujourd'hui, elle avait repris forme humaine, et son esprit rebelle et insolent s'ébrouait dans une existence où l'humour restait sa seule protection. Rien n'était sérieux pour elle, car tout lui paraissait trop grave. Les psychiatres l'avaient fait revenir à la vie, physiquement, mais durant des mois Clarisse n'avait craché aucun mot important. Muette ! Sa psy ne connaissait rien de son passé, que des larmes, puis des mensonges, puis des phrases sarcastiques qu'elle balançait en séances de thérapie pour garder ses secrets. Mais quels secrets ?

Clarisse frimait pour cacher ses faiblesses et ironisait pour ne pas exhumer ses blessures.

Elle avala une gorgée de vin rouge, du Beaujolais, et fuma longuement, allongée sur son lit, les jambes en l'air contre le mur. Elle s'endormit en rêvant de gloire, d'amour, d'argent, et d'une robe dorée plus magique que celle de Cendrillon, le soir du bal dans le château du prince.

Réveillée en sursaut, Clarisse s'aperçut qu'elle allait rater son rendez-vous chez la psy. "Cette conne va me faire payer une séance pour rien" se dit-elle. Elle bondit hors de chez elle. Ses yeux étaient encore plein des rêves...

Celle que Clarisse appelait seulement "ma psy" afin de ne pas l'humaniser, était une femme laiteuse, diaphane... un vrai papier calque. Sans odeur, elle semblait se fondre dans les murs transparents de son cabinet, aux rideaux blancs délavés. Ses

pieds chaussés d'escarpins beiges, posés en croix sur un tapis aux teintes opalines, recevaient régulièrement les larmes de ses patients. Cette ambiance éthérée glaçait Clarisse. La tuer ! voilà la solution pour apaiser son angoisse. Mais on n'égorge pas son thérapeute par peur de parler, et encore moins quand elle est invisible.

Allongée sur le divan, Clarisse mâchait des mots comme un vieux chewing-gum amer. Sa voix était redevenue enfantine, et l'expression d'une petite fille brouillait son visage de femme.

- En revenant de l'école, je balançais mon cartable au pied de l'escalier... Ma mère m'attendait au salon. On bavardait, comme des copines, de tout, de rien. Je m'asseyais toujours dans une immense bergère en paille... je disparaissais presque dans ce truc qui me piquait les fesses. Elle était belle, ma mère. Elle buvait son thé comme une reine. Et puis, avec elle, j'avais toujours raison... Après, je montais dans ma chambre. À plat ventre sur mon lit, je dessinais des robes d'enfants, des capuchons, des manchons et des mantilles... c'étaient de beaux dessins, doux et tendres comme les caresses de ma mère. Avant le dîner, papa venait m'expliquer un devoir. Lui, c'était le genre élégant et charmeur. Il me parlait de poésie, corrigeait mes fautes d'orthographe... et putain, qu'est-ce que j'en faisais des fautes ! Moi, je ne l'écoutais pas, éblouie par son beau regard gris qui se posait sur mon cahier brouillon.

Elle se tut un instant. La voix de la psy résonna doucement.

- Oui, et alors ?

Clarisse avait envie de cracher ce chewing-gum imaginaire qui lui collait aux dents. Elle lança, agressive :

- J'étais heureuse. La nuit dernière, j'ai rêvé que je prenais ma vie en main... Je dois bien avoir un destin, quand même.

- On va s'arrêter là, fit la psy.

Clarisse se leva, furieuse, et décida en payant de réaliser ses rêves. Ils allaient voir de quoi elle était capable !

Ploc ploc ! faisaient ses talons sur le trottoir. La tête haute, le corps droit, le regard loin fixé vers la Place de la Concorde, elle réfléchissait en descendant les Champs-Élysées. Chaque pas sonnait comme une claquette, chaque envol de main comme un coup de poing. Elle devait se jeter dans l'avenir sans se retourner.

Les clameurs de la ville exaltaient ses pensées. Clarisse allongea le pas et admira sa silhouette filer sur les vitrines. Une jolie silhouette. Grande, pas trop. Mince, juste ce qu'il faut. Élançée, sportive, des cheveux fauves très bouclés, et des seins...

voluptueux que l'on devinait sous les chandails. Elle aimait bien ses jambes et ses épaules carrées qui équilibraient son corps musclé. Des fesses un peu rondes, des attaches étroites, un teint de lait, des yeux obstinément gris...

D'un coup de portable, Clarisse téléphona à son amie Lauriane qui l'invita tout de suite à dîner.

Autant Clarisse était rousse, vive et un peu brusque, autant son amie était brune, douce et indolente. Quinze ans d'amitié sans faille !

Lauriane ouvrit la porte en peignoir chinois, imprimé d'un dragon qui ondulait autour de ses hanches. Ses joues luisaient, ses cheveux raides collaient un peu dans son cou, elle était essoufflée. Elle embrassa Clarisse en chuchotant :

- Je ne suis pas seule. Il y a un mec sous la douche.
- Je m'en vais.
- Non, reste. Il part.
- Qui est-ce ?
- Un explorateur. Il revient de Chine. Peignoir en prime !

Lauriane esquissa un pas de danse. Le dragon imprimé sur le peignoir bondit autour de ses fesses. Clarisse éclata d'un rire aigu, qu'elle étouffa entre ses deux mains. Son amie expliqua, sans cacher sa satisfaction :

- Il a voulu me montrer une méthode érotique des plaines chinoises de... Je ne me souviens plus du nom. Enfin, j'étais submergée !

Un grand garçon musclé apparut dans l'embrasement de la porte. Il sentait bon et portait un slip jaune paille léger et presque transparent. Clarisse scruta sans gêne la jolie grappe oblongue que formait le sexe masculin. Le jeune homme en rougit.

"Timide, pour un exportateur de volupté chinoise !" pensa-t-elle.

- Expliquez-moi cette méthode qui a bouleversé Lauriane, demanda la jeune femme avec le plus grand sérieux. À moins que vous préféreriez m'en faire profiter tout de suite.

Effarouché, il bredouilla un mot de regret... Lauriane sourit. Elle adorait les facéties de son amie.

Clarisse rassura le jeune homme :

- C'est une blague !

Le garçon hocha la tête et retourna dans la chambre pour en ressortir presque aussitôt, mal rhabillé, et marchant sur ses lacets. Il effleura la joue de Lauriane d'un baiser rapide et s'enfuit.

Les deux amies passèrent la soirée, lovées dans le canapé. Elles engloutirent un plein saladier de spaghettis à la tomate, remède infallible contre leurs doutes et leurs angoisses. Lauriane monologua pour la centième fois sur ses espérances de trouver le mari idéal, si possible accompagné d'un grand amour, mais obligatoirement pourvu d'un solide compte en banque. Sinon, elle prendrait des amants et épouserait un mec friqué, au hasard, qu'elle saurait "ficeler" à vie en lui faisant des enfants. C'était peut-être lâche et immoral, mais Lauriane reconnaissait qu'elle avait peur. La société lui semblait si hostile qu'elle cherchait un refuge, n'importe lequel, même dans les bras trop poilus d'un homme pas marrant.

Clarisse lui fit part de son désir soudain de conquérir le monde. Aussi terrorisée par la vie que son amie, l'obsession du dessin l'avait poussée très jeune vers la création : habiller des femmes pour trouver sa propre identité, et les dénuder pour savoir ce que cachait son cœur à elle. Un cœur trop rapide, véritable éponge gorgée de passion, de rires, et de larmes.

Clarisse et Lauriane respectaient leurs faiblesses, s'entraidaient, et maniaient l'auto dérision comme deux compères prêts à faire un mauvais coup.

La mousse au chocolat fut avalée en trois coups de langue. Chattes et gloutonnes, les deux amies ronronnèrent sur le tapis jusqu'à minuit. La nuit luisait dehors, traversée par des rayons de lune et des phares de voitures.

De retour dans son deux pièces perché sous les toits où régnait un artistique fouillis, Clarisse décida d'un plan d'attaque. Puisque les couturiers et les sociétés de prêt-à-porter dédaignaient ses dessins, elle allait assaillir les autres fabricants. Tous ceux qui confectionnaient des vêtements. Du tablier aux chemises, en passant par la lingerie et les tenues de sport. Elle dressa une liste de noms relevés dans l'annuaire et chercha des arguments persuasifs jusque tard dans la nuit. Elle n'en trouva aucun. Peu importe ! Elle improviserait.

Clarisse s'endormit très tard et refusa les rêves qui se présentaient à elle. C'étaient des cauchemars.

Le lendemain, elle prit une douche, arrangea ses boucles rousses, et se maquilla de rose. Elle hésita entre un pantalon couleur fuchsia et une robe à rayures brisées. Elle opta pour la robe. Chaussée d'escarpins en peau de lézards, elle quitta son appartement avec dans les yeux une flamme de combattante.

Dehors, l'air lourd poissait d'humidité. La jeune femme serra la ceinture de son imperméable.

Clarisse arriva porte de Saint-Cloud, traversa le carrefour bouillonnant de voitures, et s'engagea route de la Reine avec une furieuse envie de rebrousser chemin. Ses boucles s'affolèrent dans l'humidité. Elle enfonça un bonnet de coton sur sa tignasse rebelle, et continua sa marche.

Pour se donner du courage, elle imagina une rencontre féerique avec le directeur d'une entreprise de robes. Un homme jeune, séduisant, brun aux yeux clairs. Émerveillé par ses dessins -il les achetait tous et en commandait d'autres- époustouflé par sa beauté, il tomberait à ses genoux et...

Elle se réfugia dans un café. Clarisse se sentait seule, devant son thé nature. Seule, avec ses bonnes résolutions, son envie de mordre et sa tristesse enfouie. Elle but d'un trait son thé, et paya avec son dernier billet.

Elle s'engagea dans une rue plus calme avec la sensation de descendre aux enfers.

Le roman "*Toutes les rousses ne sont pas des sorcières*" est disponible dans toutes les bonnes librairies en ligne...

Mentions légales

Val&Paul Éditions

©Valérie Bonnier, tous droits réservés

Photo de couverture et composition : Paul Gueu

1ère mise en ligne le : 17 janvier 2013
